Rauda Jamis

L'espérance est violente

évocation de Marina Tsvetaïeva



NiL éditions

L'ESPÉRANCE EST VIOLENTE

8°M
47654

DU MÊME AUTEUR

Biographies romanesques

1985 : *Frida Kahlo, autoportrait d'une femme,* Presses de la Renaissance
1990 : *Artemisia ou la Renommée,* Presses de la Renaissance

Romans

1987 : *Au-delà des cendres,* Presses de la Renaissance
1988 : *Le Carnet à spirales,* Presses de la Renaissance

Entretiens

1991 : *Gisèle Freund, portrait,* éditions des Femmes

Récit

1993 : *Une enfance d'ailleurs,* ouvrage collectif, Éditions Belfond

© 1993, NiL Éditions

1729706
92

RAUDA JAMIS

L'ESPÉRANCE EST VIOLENTE

Une évocation de Marina Tsvetaïeva

NiL Editions

DL-24021994-04213

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

A ma mère,
qui est poète.

A mes enfants,
qui sont la poésie.

« Tu seras toujours telle
Que tu étais avant Adam,
Dents serrées et le feu même. »

Boris Pasternak,
A la mémoire de Marina Tsvetaïeva,
(Les Trains du petit jour,
1936-1944)

« Ton regard chasse ténèbres et crasse,
D'une gaieté démoniaque.
L'ambre héréditaire de ton collier
Tremble. »

Varlam Chalamov,
Tête-à-tête avec un portrait,
(Cahiers de la Kolyma,
1937-1956)

PRÉAMBULE

Il y a notre mémoire. Et la mémoire transmise. Celle qui depuis nos débuts nous suit, et celle de ceux qui nous ont précédés. Les deux, chaque jour, diffusent leurs traces en nous, doux trésors ou lot de souffrances et de peines, qui elles aussi balisent nos chemins et ouvrent des voies.

Un jour, j'ai découvert le visage de Marina. L'expression un peu triste de ses traits et ses yeux qui me regardaient bien en face m'ont guidée vers ses mots.

Rien n'a coulé de source. De longs mois, peut-être des années, je me suis battue avec le corps de ses phrases, avec leur force, avec leur douleur. Je craignais de me perdre en Marina la toute-puissante, et comment savoir si je ne m'étais pas, sans procuration, glissée dans la peau de l'une de ses filles, Ariadna ou Irina.

Je n'étais raisonnablement aucune des trois. Des ombres de leurs ombres voletaient comme des ailes de papillons noirs dans mes rêves. J'allais de l'une à l'autre. Je voulais secrètement déchiffrer l'énigme de leurs liens. Je m'insinuais. Soudain, j'avançais dans la clarté. Et, m'y brûlant, reculais. Le jour, je m'employais à tisser les fils de leur histoire, la nuit, je me surprenais à éteindre les éclairs de la compréhension.

A ce carrefour des sentiments, j'ai décidé d'écrire. Porte-parole imposteur, peut-être, j'use du droit de dire que m'octroie le fait d'être mère et d'être fille. D'être écri-

vain et fille d'écrivain, fille d'une poétesse que l'Histoire a malmenée, ballottée, en m'entraînant dans son sillage.

Ce que j'ai décelé chez les unes, je l'ai identifié chez les autres. Ou vice versa. Dans le labyrinthe de la mémoire, ces destins ont des parcours qui se reconnaissent. Mais je ne parlerai pas de moi hors des jeux de masques et de miroirs.

I

FAIS TA PRIÈRE, MOSCOU, ALLONGE-TOI, MOSCOU, POUR UN ÉTERNEL SOMMEIL

Comme tant d'autres, une maison a été réquisitionnée au 6, rue Boris-et-Gleb, après avoir été pillée et saccagée. Selon la formule « pille ce qui a déjà été pillé », les maisons, sinon les plus cossues, du moins les plus solides, deviennent châteaux de cartes. Le rez-de-chaussée sera partagé par les premiers arrivés. Il en est toujours de plus rapides que d'autres, cohorte de ceux qui n'ont pas une minute à perdre, soit parce qu'ils ne possèdent rien et voudraient bénéficier d'un peu, soit parce qu'ils espèrent avoir tout. L'occasion qui se présente est trop rare pour la laisser passer. Le premier étage sera bientôt pris d'assaut par ceux qui suivront. Ils ont été retenus par un détail forcément insignifiant au regard de l'aubaine qui s'offre à eux – mais les détails échappent souvent à la volonté et à l'entendement : l'absurde, imprévisible ; le prévisible, inévitable.

La façade est austère, sans attrait, deux grands peupliers s'élèvent devant la maison. Dans la cohue, on décharge ce que la charrette a transporté, on se dévisage en silence, par méfiance ou par politesse, avant de se familiariser avec l'étranger, futur voisin, grâce à l'excuse marmonnée, à la blague de circonstance suscitée par ces frôlements d'épaules ou de hanches dans les escaliers sans rampe – puisqu'elle a été brûlée – et les couloirs trop

étroits pour ces monceaux de bagages, caisses mal fermées et baluchons improvisés qui font penser à des départs précipités. Le premier arrivé sera le premier servi, le commissaire du peuple attribue les mètres carrés selon des critères aussi arbitraires que fluctuants.

Un mur sera abattu ici. Un autre là. Mais il faudra que quelque séparation persiste, pour un semblant d'intimité. Qui dit porte palière ne dit plus porte d'entrée. Un empilement de briques érigé à la hâte. Un paravent déployé. Un rideau étendu entre deux armoires, cloué sur leurs montants. La tapisserie murale, désuète et ravissante, on la gardera sur ce pan de cloison sauvé. Mais pas le tapis, il a retenu trop de traces de brûlures de cigarettes et l'odeur forte, âpre, d'une vie semble s'être imprégnée dans l'épaisseur de la laine. Les livres non plus ne seront pas conservés. Les livres sont un nid de poussière et ceux-ci plus que les autres, jetés à terre, abandonnés, et peut-être, sait-on jamais, compromettants : le bruit court que les ennemis sont partout, sans qu'il soit toujours possible de discerner qui est l'ennemi de qui, et des livres sont brûlés. Peu importe en revanche à qui ont appartenu le lit aux montants trop hauts, la commode aux poignées en étain terni, le secrétaire aux moulures tarabiscotées, le vaisselier où s'alignent des porcelaines trop fines pour être utilisées. Et les cadres retenant ces regards décolorés comme ceux des vieux, ces bouches qui ont oublié de sourire, ces mains lisses et les ports de tête altiers, pétrifiés sur la toile. Dédaigneux, ces aïeuls, ou simplement indifférents devant l'intrus?

Vieilleries que cela! Les riches s'encombrent de tout et de rien. L'accumulation d'objets est leur mémoire. La moquerie n'abroge pas l'esprit de conservation : on déloge certes les nantis, mais leurs fantômes hantent les lieux. Il ne s'agit pas, à présent, de tout jeter, les temps sont incertains. On gardera les cadres, mais sur les visages on collera des miroirs, pas forcément de la bonne

dimension, qu'importe. Les nouveaux habitants sont dans leurs meubles, si l'on peut dire : ce qui était à toi est à moi, bien que l'inverse ne soit pas vrai, maintenant ce qui est à moi est à moi – et ils s'en félicitent. Cause prolétarienne oblige, on s'octroie ce dont on n'a jamais eu jouissance, c'est bien normal. Nous ne sommes rien, soyons tout.

Peu à peu, donc, l'espace s'est réduit autour de l'ancienne occupante des lieux qui, jeune mariée, en avait pris possession quelques années plus tôt. Reléguée en haut de la maison, dans deux pièces dont l'une est vide de meubles, il faut à présent, dit-elle, franchir sept portes avant d'arriver devant la sienne, privée de sonnette depuis la Révolution. Grincements, coups de marteau ou cris lui parviennent, et ces bruits sont si obsédants qu'elle craint de ne pouvoir entendre le heurtoir lorsqu'un visiteur – toujours providentiel – frappera à la porte. « On frappe si souvent – mais il n'y a qu'un bruit sourd. »

Les roubles confiés à la banque ont été confisqués. « Capital acquis sans travailler » : cela vaut un décret placardé sur les murs de la ville, et, ici, cent mille roubles partant en fumée. De toute façon, ils n'auraient servi à rien, puisqu'il n'y a rien à acheter, hormis des pommes de terre. Ni farine ni sel, ni lait ni sucre. Du pain, rarement. Du café, un peu. Des cigarettes, parfois. Ne parlons pas de viande. Ne songeons pas au savon. Du thé, la providence : plus facile à trouver que du bois.

Elle dit qu'on lui a tout retiré. Ou cassé : la machine à coudre, le fauteuil d'enfant, le réchaud à pétrole, le gramophone, les étagères ou les cages à écureuils. « Le service à thé n'a plus de tasses, les tasses n'ont plus d'anses. De la lampe " éclair ", il ne reste plus que les éclairs. » Le piano, sans pédales, est muet. A qui la faute ? Aux bolcheviks ? Aux locataires ? Au destin, plutôt. « L'objet s'offense quand on le traite avec légèreté : il se défait. » Soit.

Ce qui est resté des meubles flambe dans le poêle, mor-

ceau par morceau. Avec le difficile embrasement de ce bois dur, maladroitement cassé avec une hache que vient frapper un fer à repasser, se consume une époque, où les riches étaient riches au-delà de toute espérance, et les pauvres, sans espoir. Nous sommes en Russie, au cœur de l'hiver, mais l'été passé et l'été à venir lui ressemblent tant les privations sont grandes. Et cela dure depuis des années.

Elle, l'habitante de ce grenier devenu taudis, elle qui dort sous le faîte du toit, où elle se hisse avec une corde, elle qui offre à dîner une soupe épaisse dix fois réchauffée qui n'a de soupe que le nom, accommodée avec des restes de plats eux aussi dix fois réchauffés dans la même casserole, raclures roussies de pommes de terre et de chou qui n'ont rien à envier aux pommes de terre cuites dans le marc de café de l'ami Balmont, elle qui a stocké sous l'unique table quelques kilos de ces précieux tubercules qui lui ont été vendus gelés, elle aux mains brûlées qui écrit pour ne pas les oublier des vers et des *nota bene* sur les murs de son logis exigu, dit, comme un défi lancé à la lourdeur ambiante, qu'elle est légèreté et finesse, aérienne et libre, toute d'argent étincelante, qu'elle est comme l'instable, la haute écume de la mer, l'écume vive, puisqu'elle s'appelle Marine, Marina, Tsvetaïeva : « Poète et femme – seule, encore et toujours seule – comme un chêne, seule comme un loup – seule comme Dieu – au milieu des multiples et diverses pestes de Moscou en 1919. »

II

LA VÉRITÉ TRAGIQUE DU FROID, DE LA FAIM, DE LA COLÈRE

A l'angle de la place des Chiens et de la rue Boris-et-Gleb, éclairée par la lumière de la lune, Marina retourne chez elle. Il est deux heures du matin. Dans cette nuit moscovite que tant redoutent, elle marche à grandes enjambées, comme à son habitude. Est-elle inquiète, inconsciente ou courageuse? Elle écrira : « Un chien aussi est courageux quand les gens le jettent hors du traîneau, au milieu d'une horde de loups. » La horde de loups pour l'heure prend l'apparence d'un jeune homme, habit militaire et revolver au poing. Elle lui tend son étui à cigarettes anglais, une boîte de deux cent cinquante cigarettes qu'elle vient de recevoir en cadeau, les allumettes, un chèque en bois. Il lui demande si elle est armée et elle s'étonne : une femme, armée? Il ne lui demande pas la chaîne en métal laminé qui, suspendue au cou, retient le lorgnon, il l'arrache. Elle implore moins de violence. Il lui demande de ne pas crier.

Des passants marchent, sur le trottoir d'en face.

Mais il ne lui a pas tout pris, il lui a laissé ses bagues en argent, son alliance, des bracelets, une broche, un livre allemand, sa sacoche d'officier dont elle ne se défait jamais, un peigne et sa clé : « Si ce n'est pas agir en chrétien, c'est du moins agir en frère », constate la poétesse.

Des passants accélérèrent le pas sur le trottoir d'en face, des miliciens somnolaient accoudés à des bornes, allez savoir qui avait entendu ou vu, et quoi, quels bruits, quelles voix, quels visages blêmes sous l'éclat lunaire, c'était une mauvaise heure pour se retourner. Il y eut moins de hâte et de silence le lendemain soir quand l'un des fils du gardien de l'église voisine, revenu du bagne, abattit, rue Silencieuse pourtant, d'une balle dans le dos le jeune homme à l'uniforme qui venait de le dévaliser.

« On m'a proposé d'aller récupérer mes affaires. J'ai décliné l'offre en frémissant d'horreur. Comment moi, vivante (c'est-à-dire heureuse, c'est-à-dire riche), j'irais lui prendre, à lui, mort, son dernier butin?!

La seule idée me fait frémir. De toute façon, j'ai été sa dernière (peut-être avant-dernière) joie – ce qu'il a emporté avec lui dans sa tombe. On ne pille pas les morts. »

Pourtant, celle à qui on a pris la maison, les biens, et même la montre en or confiée par des amis pour la revendre (« actuellement, une montre de ce genre vaut douze mille roubles, c'est-à-dire vingt-cinq kilos de farine ») n'a, à part ces quelques bijoux en argent, rien, moins que rien.

Il faut l'imaginer : « Je porte toujours la même robe de futaine marron et je dors avec. Elle a été faite au printemps de 1917, à Alexandrov. Bien ample à l'époque, elle a affreusement rétréci et elle est toute brûlée de charbons et de cigarettes qui tombent dessus. Les manches qui tenaient autrefois avec un élastique sont maintenant roulées et fixées avec une épingle. » Si l'on songe que cette guenille est resserrée à la taille par une large courroie de cuir, que les chaussures de la dame font, selon ses dires, trois fois son pied et qu'elle ne se sépare jamais de sa fameuse sacoche d'officier de campagne obtenue Dieu sait où, qui contient cigarettes

et calepin en moleskine où sont consignés des poèmes, on a une idée de la silhouette de Marina. Certains jours, moins pour lutter contre le froid que par automatisme, elle enfile des moufles, parfois un manchon, et suspend à son cou la clé de l'escalier de service par lequel elle accède aux combles. Pour le reste de sa physionomie, elle reconnaît que la nature fait bien les choses en avouant que son âme, d'une jalousie monstrueuse, n'aurait sans doute pas supporté une trop belle enveloppe. Elle a des yeux verts myopes sous la frange de cheveux châtains coupés sous les oreilles, un nez busqué, des mains masculines aux doigts carrés : « Parler du physique, dans *mes* conditions – ce n'est pas raisonnable (...). » Si ses traits manquent de finesse, elle ne manque en tout cas pas d'esprit, Marina, et du caractère, tout son être en est bien, très bien trempé.

Il faut l'imaginer donc, dans son espèce de soutane trouée (comment s'en étonner à « une époque où règne la chemise rapiécée »), la tête pleine de poèmes et le corps plongé jusqu'au cou dans l'abomination de la vie quotidienne moscovite d'alors. Il s'agit de laver du linge ou la vaisselle dans quelques litres d'eau glacée (quant à se laver, soi, c'est sans un copeau de savon), de couper et recouper du bois, à la main, à la scie, à la hache, de courir la ville, surtout, pour s'approvisionner. De la rue Silencieuse à l'ancien boulevard du Général, en passant par la rue du Pain-Sec, ou celle des Anciennes-Écuries et la Très-Pure, un trajet la mène de coopérative en coopérative où elle espère tomber sur une « distribution » qui remplirait son seau, son panier, son bidon, son broc, sa gamelle accrochés à elle en sus de son éternelle besace : Marina s'en allant aux provisions est un homme-orchestre. Parfois elle revient avec un morceau de pain, une betterave ratatinée, un peu de chou desséché, un kilo de pommes terre, une poignée de farine ou rien du tout. Même le poisson séché (« Ô

toi le seul plat/ Du pays communiste! » comme l'exalte un poème paru dans le journal *Toujours en avant*) reste introuvable et le cochon de lait, vendu sous le manteau au marché de Smolensk, est à trois cent quatre-vingt-cinq roubles. Heureusement, il y a la cantine de Prague (« soviétique »), à l'angle de la rue Nicolas-de-Pskov et de l'Arbat, où, sous les portraits de « la gueule épouvantable de Trotski contemplant les enfants qui dévorent et celle de Marx qui, absorbé par Trotski, ne regarde pas les enfants », l'on sert, sur présentation de tickets de rationnement, une soupe douteuse.

En ce temps de pénurie où chacun pourrait raisonnablement ne songer qu'à soi, les gens s'entraident. Voici les voisines (leurs maris n'aiment pas la poétesse) : la femme du cordonnier Gransky qui offre une carte de déjeuners et un petit pain; Mme Gelman, qui apporte du potage, convainc Marina d'accepter un prêt de mille roubles pour la troisième fois, et lui permet de remplir d'eau un seau et une gamelle (même ceux-ci lui ont été donnés). Le mari d'une actrice (« parce qu'elle aime la poésie, et son mari, parce qu'il aime sa femme ») a apporté des pommes de terre et s'est dévoué pour casser et scier quelques poutres du grenier qui viendront alimenter le poêle. Le frère de l'amie Maria Tsetline a lui aussi partagé son pain et ses allumettes avec Marina. Mais les provisions – allumettes ou pas – ne font pas long feu : « Par nature, je ne supporte pas les réserves. Ou bien je les mange, ou bien je les distribue. »

« Ah, si j'étais riche!

Ma bonne année 1919, c'est toi qui m'a appris cette exclamation! Autrefois, lorsque tout le monde avait de tout, je trouvais encore le moyen de donner quelque chose, mais maintenant que personne n'a rien, je ne peux rien donner, sinon mon âme – un sourire – parfois une bûche (par insouciance!) – et cela, c'est trop peu. »

Comme elle est tout entière plongée dans cette quête du morceau de pain, dans l'attente du moindre don ou dans l'exaltation de pouvoir elle aussi donner quelque chose, Marina ne cesse de se questionner sur la notion de reconnaissance; des pages et des pages durant elle se tracasse et s'évertue à en dénouer le sens, les sens, à peser le pour et le contre de chacun des arguments de ses sentiments mêlés, à savoir si elle doit accepter un don de pain par une reconnaissance silencieuse ou explicite, craignant toutefois qu'il n'y ait dans celle-ci « quelque chose qui fait honte au donneur, une sorte de reproche ». Pourtant, « moins nous estimons les biens matériels, plus nous les donnons et les prenons facilement, et moins nous éprouvons pour eux de la reconnaissance ». Et encore : « La joie devant le pain, voilà la meilleure forme de reconnaissance! Une reconnaissance qui s'achève avec la dernière bouchée passée dans l'estomac. » D'ailleurs, « est-ce que moi-même je tolérerais que l'on me remercie pour du pain? (Voyons, mais je ne le tolérerais même pas pour un poème!). »

Les cavalcades à travers Moscou à la recherche de ce fameux pain sont loin de s'arrêter, et, ce faisant, les gamberges de Marina : « Donner – ce n'est pas le fait de notre activité! Ni de notre personnalité! Ni de notre passion! Ni de notre choix! Quelque chose qui appartient à tous (le pain) m'est rendu (par toi) et te revient (à toi, à travers moi).

Donner du pain à un pauvre, c'est le rétablir dans ses droits.

Si nous donnions à qui nous avons envie de donner, nous serions hommes de rien, des gredins. Nous donnons à celui qui désire. Sa faim (sa volonté) appelle notre geste (le pain). C'est donné – c'est oublié. Aucun lien, aucune parenté. Après avoir pris, après avoir donné – je prends mes distances.

Sans conséquences. »

Pain symbole s'il en est de la nourriture, torture sans répit de cette Marina au ventre creux, pain plainte à l'infini, mot de passe de logis en logis, dont la pénurie devient la honte d'un pays qui, en cette année 1919, ne compte plus ses morts, victimes de la guerre civile, du chaos d'un gouvernement, de la malnutrition, du froid, de la terreur qui s'installe peu à peu. Sans parler de la gale qui a fait son apparition (« tout Moscou se gratte »).

Marina, à défaut de satisfaire son appétit, va rendre visite à Konstantin Balmont, poète trop lyrique, mais qu'importe, puisque ami, qui de froid ne bouge pas de son lit, un châle de femme jeté sur les épaules. Mais lui aussi ne pense qu'à ça : « C'est que je meurs de faim, littéralement. Il ne me reste plus qu'à me coucher et mourir. Les imbéciles pensent que la faim concerne le corps. Mais non, elle concerne l'âme, c'est sur l'âme qu'elle tombe aussitôt de tout son poids. Je suis accablé, je suis dans l'angoisse, je ne peux pas écrire! »

Un voleur s'étant introduit chez Marina pour la dépouiller, la voyant plus misérable que lui, lui a proposé de l'argent. « Si cet hiver se termine, je serai effectivement *fort comme la mort* ou tout simplement *morte* sans *fort* avec un *e-muet* au bout. »

III

CES TRACES DES MERS MATERNELLES SONT RESTÉES EN MOI POUR TOUJOURS

Dans son logis de misère, Marina n'habite pas seule. Elle est la mère de deux petites filles. Ariadna, dite Alia, née le 5 septembre 1912. Irina, née le 1er avril 1917.

Ariadna est l'enfant chérie. Née dans l'année du mariage de sa jeune mère de vingt ans, à une époque de promesses et d'espoir, elle reçoit toute l'attention de Marina, et davantage encore : l'élan excessif de ses idéaux, affection et poésie mêlés dans l'alchimie d'un amour maternel fougueux. Son enfant, sa progéniture, cette blonde Alia aux immenses yeux couleur d'eau est son double, sa sœurette, son interlocutrice, sa petite compagne, celle en qui elle croit au-delà de tout. Elle veut lui faire découvrir le monde dans son entité, sans tenir compte des limites que son jeune âge pourrait imposer. Marina jongle sans répit avec les pensées, les idées, les poèmes et les mots, et pas une seconde elle ne doute de la réceptivité de l'être qui lui est le plus proche, qu'elle veut le plus proche. Elle s'efforce de développer l'intelligence de l'enfant, en modelant son esprit de telle façon que celui-ci se hisse à hauteur d'adulte, et non le contraire : il s'agit d'apprendre à réfléchir, à s'exprimer clairement, à délaisser les à-peu-près du langage et leur cortège d'insignifiances, à faire jouer la raison et l'imagination, à sauvegarder dans la pensée l'essentiel et, autant que possible, le profond. Il s'agit, loin de la

médiocrité, de grandir, dans tous les sens du terme. Et, allant, de se tremper le caractère, en faisant face, en surmontant l'obstacle, en se surpassant : pressentiment d'un avenir qui ne les préservera point, ou simple question de dignité. Marina n'oubliera pas de récompenser la bonne conduite de sa fille : pour friandise, ce sera un conte ; en guise de cadeau, une promenade ou une longue conversation en tête à tête. Et le sens de l'humour en prime, heureusement. Exigences et domination auxquelles Ariadna se prête et répond en apparence de bon gré, non seulement parce qu'elle n'a pas le choix et que Marina par son exemple montre la marche à suivre, mais parce que l'enfant, malgré tout – peu importe, à ce moment précis, où l'amour prend forme et la terrible imbrication des identités –, se sent adorée par sa mère.

Si l'on se risque à remonter dans le temps, plus loin que dans l'espace contenu entre cette fille et sa mère, si l'on remonte jusqu'à cette mère elle-même fille de Maria Alexandrovna Meyn, née en 1862, pianiste merveilleuse et cultivée à souhait, d'une grande rigueur morale, méprisant la « vie facile », la gloire ou l'argent, espérant faire de ses enfants des artistes, un coin du voile se lève qui révèle le cheminement en ricochets d'une lignée. « Oh, que ma mère était pressée, raconte Marina, les notes, les lettres, les *Ondine*, les *Jane Eyre*, *Anton Goremyka*, le mépris de la douleur physique, Napoléon à Sainte-Hélène, seul contre tous, seul – sans personne, comme si elle pressentait qu'elle n'aurait pas le temps, que, de toute façon, elle n'aurait pas le temps pour tout, que, de toute façon, elle n'aurait le temps pour rien ; alors voilà, il fallait au moins cela, encore au moins cela, encore cela pour qu'il reste quelque chose d'elle. Pour nourrir d'un seul coup – pour toute la vie ! Du début à la fin, elle n'a cessé de donner, de nous gaver, sans rien laisser reposer ni se tasser (sans nous laisser nous apaiser), elle nous a inondées, remplies à ras bord, impression sur impression, souvenir sur souvenir

(...). Heureusement que tout cela n'était pas de la science mais de la poésie, ce dont il n'y a jamais assez (...). Notre mère ne nous éduquait pas, elle nous mettait à l'épreuve. »

Cette petite fille douée, surdouée, aussi précoce que son ascendance, que l'on imagine accoudée à l'unique table de l'appartement-grenier, ses tresses blondes sagement disposées, la tête inclinée sur un cahier sauvé du désastre et la bouche faisant des ronds de buée, esquisse dans son journal, fin décembre 1918, un portrait de Marina : « Ma mère est très étrange. Ma mère ne ressemble pas du tout aux autres mères. Les mères admirent toujours leur enfant et en général tous les enfants. Marina, elle, elle n'aime pas les petits enfants. Elle a des cheveux d'un roux clair, sur les côtés, ils sont frisés. Elle a des yeux verts, un nez busqué et des lèvres roses. Elle est élancée et elle a des mains que j'aime.

Son jour préféré est la fête de l'Annonciation. Elle est triste, rapide. Elle aime la poésie et la musique. Elle écrit des vers. Elle est patiente, elle patiente toujours jusqu'au bout. Elle se met en colère et elle aime. Elle est toujours pressée. Elle a une grande âme, une voix douce, une démarche rapide. Elle porte des bagues à tous les doigts. Elle lit des nuits durant. Ses yeux sont presque toujours moqueurs. Elle n'aime pas qu'on l'ennuie avec des questions stupides, elle se fâche beaucoup alors. Quelquefois, elle marche comme si elle était perdue, puis tout à coup elle semble se réveiller, elle se met alors à parler, puis à nouveau elle s'absente quelque temps. »

La « mère très étrange » est aussi cette femme qui écrit des poèmes à sa fille – ce poème :

(...)
– Maman, où va la glace ?
– Devant, petit cygne !
Laissant derrière les palais, les églises et les portes –
Devant, petit cygne !

L'œil
Bleu est préoccupé.
– M'aimes-tu, Marina ?
– Beaucoup !
– Pour toujours ?
– Oui.
(...)

Et de discuter, toutes deux, la grande bonne femme Marina et sa petite Ariadna de six ans à peine. Marina lui demande quel mot mettre à la fin d'une pièce qu'elle écrit : « L'Amour, bien sûr ! », s'exclame l'enfant. Et la mère, qui songeait à Cupidon, d'expliquer à la fille la différence entre notion et incarnation.

Puis, avant de se coucher dans un lit de fortune, le ventre à moitié vide, Alia d'ajouter : « Marina, je vous souhaite tout ce qu'il y a de mieux au monde. Peut-être : de tout ce qui reste encore au monde... »

« Je dois dire, a écrit Konstantin Balmont, que ces deux natures poétiques, la mère et la fille qui se ressemblaient comme deux sœurs, offraient la vision la plus touchante du détachement de la réalité et d'une vie de liberté au milieu des rêves et cela dans des conditions où d'autres n'auraient fait que gémir, souffrir et mourir. La force d'âme que donne l'amour de l'amour et l'amour de la beauté semblait en quelque sorte libérer ces deux oiseaux humains de la souffrance et de la mélancolie. La faim, le froid, une totale solitude et pourtant l'éternel gazouillis, la démarche allègre et le visage souriant. C'étaient deux héroïnes. En les contemplant, je ressentais, chaque fois, une force éteinte depuis longtemps se réveiller en moi.»

IV

AMI, AMI, L'UN DE L'AUTRE NOUS SERONS TOUJOURS PRISONNIERS

On n'ose dire : Marina a un mari, tant on a du mal à l'imaginer s'accommodant d'un compagnon dont la seule présence impliquerait un lot d'inouïes différences à partager ou à concilier. On ose encore moins imaginer : Marina a eu un mari, tant on redoute le pire dès qu'il s'agit, en ces temps d'affliction, d'évoquer l'existence d'un absent.

Marina est un de ces êtres lancés, entiers et éperdus, à la conquête de la vie, et donc de l'amour. De la race des poètes, elle est de ceux qui pressentent, de la race des passionnés, de ceux qui s'embrasent, de la race des héros, enfin, elle est de ceux qui promettent et tiennent, défient et s'obstinent, quoi qu'il puisse leur en coûter, y compris la vie, cela va de soi.

Ses amours romanesques ont embrassé Napoléon Bonaparte, Edmond Rostand, Alexandre Pouchkine. Goethe est « aimé incommensurablement, plus que Tolstoï ». Ni Heine ni Novalis ne sont oubliés du cercle des intimes. Autant dire que, en dépit de quelques bémols qui sonnent presque l'ironique convenance – « Ce qui me gêne en Goethe, c'est la *Farbenlehre*, en Napoléon, toutes ses campagnes », elle voit grand et que ses amours de jeune fille auront du mal à tenir la comparaison. A moins